

Le grand cérémonial de la terre



REDON. — « Tout passe, tout lasse, tout casse... », dit-on. En sera-t-il de même pour les fêtes villageoises ? La question reste posée, car on a gardé intrinsèquement par devers soi les joies simples qu'apportent les travaux rustiques. Pour s'en convaincre, pas besoin d'aller bien loin. Au bout des landes sur la petite commune de Langon, on a tissé le lin et battu le blé noir au fléau.



L'aire des battages

Le dernier Sage.

Un accordéoniste étirait son instrument dans la Grand-Rue, tandis que « les battous » le chapeau de paille vissé sur le crâne suivaient les charrettes tirées par des bœufs nonchalants enguirlandés de fleurs des champs.

Le décor est planté, rien n'y manque même pas le soleil qui timidement réchauffe l'assemblée. Là-haut sur l'aire, petit à petit on vient. Une atmosphère bon enfant. Les objets usuels pour le travail du lin sont là. Ce sont souvent des instruments ingénieux qu'enverraient nos « faiseurs de gadgets » actuels.

Les galettes-saucisses, la tartine de pain de ménage se vendaient comme... du petit pain. Autour du stand, c'est l'occasion de commenter la saveur du pain de campagne. On compte sur les doigts de la main les quelques fermes qui boulangent encore dans le pays. Les travaux des champs, dans leur simplicité originelle, ne peuvent qu'être accompagnés de ces mets dont on a plus souvenance : « perdre le goût du pain n'est pas un vain mot. »

Autour de l'aire, on fait cercle : « Comment pouvaient-ils se donner tant de mal, autrefois les paysans ? » entend-on au hasard des conversations.

Comment en effet a-t-on conservé enfoui, prêt à resurgir à la moindre occasion ce culte des travaux de la terre et ces

gestes simples que l'on se transmettait de génération en génération ? Comment le tracteur n'a-t-il pas bousculé, comme il le fait des labours, ces habitudes ?

La campagne vit au rythme lent et pondéré des saisons. Elle subit ses mutations, certes, mais il faut toujours semer pour récolter. On ne bouleverse pas si facilement des siècles d'habitudes.

Les anciens maintenus par les cordes autour des travailleurs de lin, l'ont prouvé : ils ont harangué, donné des conseils et lorsque le geste n'était pas assez précis, ils sont passés de l'autre côté pour démontrer qu'ils avaient encore le coup de main juste, le geste sûr.

Bientôt cette ultime survivance du passé laborieux de nos campagnes s'éteindra avec les générations qui en furent les dépositaires. Le monde du plastique et de l'électronique aura tout balayé implacablement. Le public ne s'y trompe pas. Inavoué ou diffus encore au tréfonds de lui, il comprend qu'il est le témoin d'un grand cérémonial de la terre. Pour cela, sans vouloir revenir à tout prix à un culte « passésiste », ces fêtes apportent une bouffée de joies et de bonheur naïfs. N'est pas naïf qui veut, le monde « appartient » aux esprits supérieurs paraît-il ? Mais le paysan avec son savoir empirique n'est-il pas le dernier sage de notre univers, il connaît la valeur des

choses. Le lin par exemple : qui connaît son long travail et ses vertus « purgatives » pour le bétail malade ? Perpétuer les travaux des semailles et des moissons et en faire une fête, quelle magistrale leçon d'humilité pour des citadins affairés.

Michel LORET.

